

Anthropologie et Sociétés



Margarita XANTHAKOU : Idiots de villages. Conversations ethnopsychiatriques en Péloponnèse (Coll. Chemins cliniques), Université de Toulouse – Le Mirail, Presses Universitaires du Mirail, 1989, 316 p.

Kevin Strohm

Volume 17, numéro 1-2, 1993

Folies / espaces de sens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015264ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015264ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Strohm, K. (1993). Compte rendu de [Margarita XANTHAKOU : Idiots de villages. Conversations ethnopsychiatriques en Péloponnèse (Coll. Chemins cliniques), Université de Toulouse – Le Mirail, Presses Universitaires du Mirail, 1989, 316 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 17(1-2), 272–274.
<https://doi.org/10.7202/015264ar>

au sujet du corps et des émotions depuis une décennie : nulle part cependant, tout au long de ses 200 pages de texte, elle ne cède à la facilité — typiquement anglo-saxonne — de parler d'un corps politique, d'un corps-machine ou d'un corps métaphore du social, préférant quant à elle situer le corps des femmes à la jonction d'une identité bloquée et silencieuse et d'une identité de résistance qui induit au changement dans la société à travers l'explosion des émotions.

Le livre écrit par Mariella Pandolfi marquera profondément les études ethnographiques dédiées au Mezzogiorno italien et deviendra sans doute un classique pour tout ce qui touche à l'anthropologie des femmes et à l'ethnographie des émotions. Actuellement disponible en italien, une version anglaise est en préparation aux Presses de l'Université Cambridge. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'une traduction française devienne aussi rapidement accessible.

Gilles Bibeau
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Margarita XANTHAKOU : *Idiots de village. Conversations ethnopsychiatriques en Péloponnèse* (Coll. Chemins cliniques), Université de Toulouse-Le Mirail, Presses Universitaires du Mirail, 1989, 316 p.

Les amorces de cet ouvrage ne se trouvent pas dans la seule enquête scientifique ; il est en effet d'abord né d'une inquiétude et de souvenirs personnels que l'auteure a longtemps portés en elle et qu'une thèse doctorale a réveillés, les assumant dans une étude qui est à la fois originale et provocatrice. Margarita Xanthakou écrit qu'avant de quitter son village : « [...] j'ai demandé à ma grand-mère qui était cet homme qui repassait devant la maison. Elle m'a regardée, silencieuse. "Tu ne veux pas me répondre ?", ai-je dit... "Il est malade", me répondit-elle enfin. Je l'ai questionnée à nouveau : "Est-ce qu'il est très malade ? Il va mourir ? Non, on ne meurt pas de ça. C'est simplement qu'il est fou" Fou ? Je ne comprenais pas » (p. 17).

Le rappel de ce fait inscrit *Idiots de village* sur l'horizon d'une ethnographie du sens, conférant à l'ouvrage une dimension interprétative qui pourrait aisément passer inaperçue bien qu'elle traverse l'entièreté du texte et qu'elle soit explicitement affirmée. Michael Herzfeld a lui aussi commenté sa propre vocation d'ethnographe dans des termes semblables : « Je suis venu à l'anthropologie à cause de ma fascination, depuis toujours, pour la Grèce plutôt que par le chemin inverse. Mon cheminement fut ethnographique et expérientiel ; la théorie, bien qu'elle soit utile, n'a été qu'un moyen vers une fin » (Herzfeld 1987 : ix). Pour Xanthakou comme pour Herzfeld, le goût de la Grèce a précédé celui de l'anthropologie. C'est sans doute pour cette raison que la théorisation n'est jamais au cœur de la recherche de l'auteure d'*Idiots de village* qui se limite à voir la théorie comme un ensemble de règles, elles-mêmes souples, pour la conduite de la recherche scientifique. Sa démarche transparaît particulièrement dans la forme de son itinéraire : elle situe sa réflexion à la jonction de la psychologie et de la sociologie, ce qui la conduit à enraciner ses analyses dans une dimension personnelle : « Mais je pris rapidement conscience de l'inanité d'un tel projet. À la fois trop lourde sur le plan méthodologique et trop limitée dans les résultats

qu'on pouvait en escompter, eu égard aux questions qui me préoccupaient, la démarche dont j'avais pour un temps envisagé la possibilité m'apparut inadéquate. Cela d'autant plus qu'au même moment je commençais à découvrir la perspective ethnopsychiatrique, en particulier à travers l'œuvre de Georges Devereux et ma participation à ses séminaires de recherche. C'est alors que j'ai revécu la scène de mon enfance, l'idiot du village, en Grèce... » (p. 18).

Nous sommes ainsi amenés dans le village même de M. Xanthakou et dans ceux des alentours (un ensemble de vingt-trois villages) dans une région du sud du Péloponnèse qui est connue comme le « Mani » et que l'auteure décrit comme une « péninsule osseuse, isolée, difficile d'accès, fermée aux étrangers de toutes sortes, fière de ses traditions belliqueuses ; presque une île, mais une presque île qui meurt » (p. 11). À travers quatre questions qu'elle formule en termes clairs et directs, elle définit l'angle sous lequel elle comparera et analysera les « idiots » de ces différents villages : « Peut-on caractériser, dans une telle communauté de culture définie, l'idiot du village par des traits qui, au moins pour ses concitoyens, le distingueraient — jusqu'à quel point ? — d'autres personnages eux aussi représentatifs *in situ* de la folie, de l'anormal ou de la déviance en général ? Quelles sont les fonctions remplies l'un pour l'autre — et réciproquement — par l'idiot et sa communauté (la communauté et « son » idiot) ? À quelles conditions socioculturelles d'une part, psycho-(patho)logiques d'autre part, doit-on répondre pour assumer la fonction d'idiot ? Enfin, dans quel groupe de faits anthropologiques doit-on classer les données locales interprétées par la présente étude, et peut-on au moins évaluer celles-ci sous l'angle comparatif ? » (p. 23-24).

Dans son effort pour répondre à ces questions, M. Xanthakou adopte une perspective qui se refuse à limiter à une nosologie psychiatrique ou à des explications de type causal ; elle cherche plutôt à considérer ces « idiots » d'un point de vue historico-fonctionnaliste en combinant des perspectives à la fois sociologiques et biographiques. Elle fournit ensuite onze études de cas ou monographies qui lui permettent de dégager trois profils principaux de personnes déviantes, spécifiquement l'original, l'illuminé et l'idiot, ce dernier étant celui qui l'intéresse particulièrement. Situé au terme d'un processus d'achèvement, l'idiot est vu par l'auteure comme l'incorporation d'une construction sociale commune qui est fondée sur un fantasme ethnique ou sur l'imaginaire collectif qui font de l'idiot « un sujet par procuration et par prédilection » (p. 287). Cela signifie, en d'autres mots, que les notions de mariage et de sexualité (deux éléments majeurs du concept de personne en Grèce ; voir Loizos et Papataxiarchis 1991) sont symboliquement encapsulées dans l'identité de l'idiot. M. Xanthakou signale par exemple que la moquerie et le rire qui accompagnent le passage de l'idiot ne sont pas exclusivement de nature sexuelle. En empruntant à Goffman (1974) le concept du fantasme ethnique, elle a pu distinguer entre l'inconscient collectif et l'idéologie institutionnelle dans le processus de construction culturelle de l'idiot. Pareillement le fantasme ethnique ne doit pas être considéré comme un désordre ethnique dont les qualifications nosologiques traverseraient aussi bien les frontières du village que de toute la région ; le fantasme ethnique doit plutôt être vu comme une production de l'inconscient ou comme un imaginaire enraciné dans la cosmologie de chacune des communautés. Un élément important dans la production et la reproduction de ce fantasme ethnique est que l'idiot, par le fait même qu'il occupe une position inférieure dans le jeu des rapports sociaux, vient en quelque sorte « symptomatiser » les attentes qui sont implicites à ce fantasme ethnique.

La valeur et la contribution de ce travail se situent moins dans son potentiel en tant qu'ouvrage d'anthropologie comparative, comme le reconnaît M. Xanthakou, que dans sa capacité à élucider les dynamiques des marges (Corin 1986). Son but a été d'aller au-delà de cette tendance à décrire l'idiot ou le fou d'une manière globale en démontrant ce qui distingue l'un de l'autre et en décrivant les relations spécifiques que chacun entretient avec la communauté où il vit. Elle termine son ouvrage en soulevant des questions au sujet de la montée de la psychiatrie professionnelle en Grèce (Blue 1992) et de son infiltration dans ces domaines : que deviendront les idiots de village et, plus fondamentalement, que restera-t-il

des dynamiques des marges que l'idiote, l'illuminé et l'original représentent ? Et si l'on pense au cas d'Alexis qui a épousé une femme idiote d'un village voisin, on peut se demander si une telle forme de sociabilité pourra encore exister dans un environnement institutionnel. À la fin de son livre, les souvenirs personnels de M. Xanthakou refont encore surface, comme dans un ultime appel en faveur d'une approche qui se centre sur le monde social au sein duquel se crée et se négocie le sens entre l'idiote et sa communauté.

Kevin Strohm
Université Concordia

Références

- BLUE A.
1992 « The Rise of Greek Professional Ethnopsychiatry », in A.D. Gaines (dir.), *In Ethnopsychiatry : The Cultural Construction of Professional and Folk Psychiatries*. Albany : SUNY Press.
- CORIN E.
1986 « Centralité des marges et dynamique des centres », *Anthropologie et Sociétés*, 10, 2 : 1-21.
- GOFFMAN E.
1974 *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Éditions de Minuit (1^{re} édition : 1963).
- HERZFELD M.
1987 *Anthropology through the Looking-Glass : Critical Ethnography in the Margins of Europe*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LOIZOS P. et E. Papataxiarchis (dir.)
1991 *Contested Identities : Gender and Kinship in Modern Greece*. Princeton : Princeton University Press.

Bernard SELLATO : *Nomades et sédentarisation à Bornéo. Histoire économique et sociale*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 1989, 293 p., cartes, photographies monochromes, bibliogr.

Je précise d'entrée de jeu que je ne connais pas personnellement Bernard Sellato. Mais après m'être plongé dans cet ouvrage touffu et avoir connu un délice grandissant, un livre à cent lieues des justifications postmodernistes, mais où, pourtant, chaque page est habitée avec naturel par son auteur et par les gens qu'il côtoie, observe et, visiblement, affectionne, je crois deviner qu'il est l'un de ces trop rares mauvais sujets capables de créer quelques ondes sur la surface, parfois fort lisse, de l'anthropologie contemporaine. Ce qu'il a fait et écrit, sans pourtant jamais en faire la mention explicite ni en réclamer quelque reconnaissance, compose un vibrant plaidoyer pour la connaissance directe, l'apprentissage, la familiarisation lente et approfondie avec les êtres et les sociétés dont on entend rendre